



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

930 170

REVUE des REVUES

170 173

ET

REVUE D'EUROPE ET D'AMÉRIQUE

Peu de mots, beaucoup d'idées



N° 13. — 1^{er} Juillet (2^e série)

1895

VI^e ANNÉE. — VOL. XIV

DIRECTEUR : JEAN FINOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois

Le Numéro : 75 Centimes. — Paris, 32, rue de Verneuil

Voir la légende des Caricatures page 88, les Caricatures pages 89-90-91-92 et les Illustrations dans le corps du numéro.

SOMMAIRE-INDEX

Nos Articles :

L'Abaissement intellectuel de notre fin de siècle, par GUILLAUME FERRERO.

Nos Contemporains bizarres et pittoresques :

II. Les Anthropophages poètes, par le comte MEYNERS D'ESTREY.

Doña Concepcion Arenal Garcia de Carrasco (A l'occasion du V^e Congrès pénitentiaire international) (*Illustré*), par JACQUES DE COUSTANGES.

Sciences et Occultisme :

Médecins et Chirurgiens, par HERBERT SPENCER.

La Circulation de l'eau dans l'atmosphère de Mars (*Illustré*), par CAMILLE FLAMMARION.

Les Stigmates et les Stigmatisés, par le Dr CARL DU PREL.

Poésies. — Lieds, par MAURICE MATERLINCK.

Histoire et Démographie :

Souvenirs inédits de l'année terrible :

1	I. Après Sedan, par ARCHIBALD FORBES.	49	
	II. Une lettre inédite du général Sheridan.	57	
<i>Feuilleton de la « Revue des Revues » :</i>			
L'Amour de I-Toreng et de la jolie Tchun-Hyang (roman traduit du coréen), par ***.			60
<i>Questions sociales et religieuses :</i>			
L'Avenir de la propriété paysanne : Propriété collective ou individuelle? par O.-G. TERNER.			67
<i>Analyse des « Revues » françaises et étrangères :</i>			
Revue des Livres :			
23	Livres étrangers.	80	
33	Woman Regained. — Essays on Scandinavian Literature. — Etudy Kritiki.		
41	Caricatures politiques.	88	
48	Dernières Inventions et Découvertes, 3 ^{me} page de la couverture.		
<i>Bulletin bibliographique :</i> I. Livres français. — II. Nouvelles artistiques et littéraires. (Supplément, p. I, II, III IV et V.)			

Les études que nous publions dans la série de *Nos articles* sont ABSOLUMENT INÉDITES et signées par les auteurs étrangers; elles n'ont jamais été publiées dans leur langue natale.

Nous publierons dans la série de *Nos articles* :

L'apparition des travaux si impatiemment attendus par nos lecteurs sur *La Femme contemporaine* commencera dans le numéro du 1^{er} Octobre 1895. La série sera inaugurée par une étude sur *La Femme roumaine*, Mme par CARMEN SYLVA (Sa Majesté la Reine de Roumanie), qui sera suivie par :

La Femme française, par Mme ALPHONSE DAUDET.

La Femme espagnole, par Mme EMILIA PARDO-BAZAN, ces trois articles nous étant déjà parvenus.

Les travaux consacrés aux femmes des autres pays paraîtront en 1896.

A paraître prochainement :

Les Supplices des femmes :

I. Entre hommes et femmes (*Illustré*).

II. Entre femmes (*Illustré*).

Il s'agit des supplices grotesques, infligés aux femmes dans la France... d'hier, d'après de curieux documents inédits et des dessins de l'époque, faisant pendant aux *Muselières des dames*, qui ont fait une telle sensation dans le monde féministe.

Dans le pays des saints et possédés (sectes religieuses bizarres et inconnues de notre fin de siècle).

La suite des études sur la noblesse contiendra la noblesse russe et la noblesse française; celle sur le mouvement littéraire contemporain : la littérature tchèque, portugaise, arménienne, etc., etc.

La Revue contiendra, en outre, des articles de HERBERT SPENCER, comme LÉON TOLSTOI, JULES SIMON, CÉSAR LOMBROSO, CAMILLE FLAMMARION, ENRICO FERRI, G. FERRERO, Sir CHARLES DILKE, KNUT HAMSEN, SCIPIO SIGHELE, professeur L. GUMPLOWICZ, etc., etc., etc.

LA

REVUE DES REVUES

DIRECTEUR : JEAN FINOT



VOLUME XIV

1895

(TROISIÈME TRIMESTRE)

PARIS

32, RUE DE VERNEUIL, 32

INDEX GENERAL

ALPHABÉTIQUE ET ANALYTIQUE DES ARTICLES

ANNÉE 1895. — 3^e TRIMESTRE



A

Abaissement (L') intellectuel de notre fin de siècle, 1.
Acteur et auteur dramatique, 423.
Alhambra (Sonnets écrits dans l'), 158.
Amour (L') de I-Toreng et de la jolie Tchun-Hyang, 60, 144, 233, 327.
Amusements (Les) des villes d'eaux aux XVIII^e siècle, 310.
Analyse des Revues françaises et étrangères, 76, 172, 257, 353, 457, 569.
Angleterre (Les images électorales en), 535.
Année (Souvenirs inédits de l') terrible, 49.
Anthropophages (Les) poètes, 9.
Après Sedan, 49.
Arménie (L') devant l'Europe, 381, 492.
Astres (Comment on calcule les), 315.
Automatique (La Morale), 322.
Avenir (L') de la propriété paysanne, 67.
Aventures (Les) d'une âme en peine, 151.

B

Bach (Jean-Sébastien), 333.
Bizarres (Nos contemporains) et pittoresques, 9.

C

Caricatures Politiques, 88, 177, 266, 365, 478, 575.
Castillane (La Race) et la Langue Espagnole, 350.
Céleste (Sa Majesté), 93.
Chirurgiens (Médecins et), 23.
Circulation (La) de l'eau dans l'atmosphère de Mars, 33.
Colonie (Une) socialiste au Paraguay, 451.
Comment voient les insectes, 133; — on calcule les astres, 215.
Congrès pénitentiaire international, 15.
Contemporains (Nos) bizarres et pittoresques, 9, 196.
Correspondance, 358.
Cour (La vie intime de la) au Japon, 93.
Crime (Un), 522.

D

Danseurs et Musiciens, 111.
Deux (Les) Lourdes, 196.
Dona Concepción Arenal Garcia de Carasco, 15.
Drame (Un) d'orgueil intellectuel, 436.

E

Eau (La circulation de l), dans l'atmosphère de Mars, 33.
Education (L') de la vue chez les sourds, 371.
Espagnole (La Race castillane et la Langue), 350.
Espion (Un) russe, 306.
Etats-Unis (Napoléon 1^{er} et les), 127.
Etrangères (Analyse des Revues françaises et), 76, 172, 257, 353, 457, 569.
Etrangetés (Les) du Tatou, 229.
Expressions (Les) de la physionomie, 215.

F

Falstaff (John), 343.
Fantastiques (Les Travertissements), 121.
Faust (Le) réel et le Faust des Poètes, 162.
Féminine (La Question), 181.
Fin de Siècle (L'Abaissement intellectuel de notre), 1.
Françaises (Analyse des Revues) et étrangères, 76, 172, 257, 353, 457, 569.

G

Guerre (Les Origines de la), 228; — (Les médecins allemands pendant la), de 1870-71, 544.

I

Île (L') des Voix, 551.
Images (Les) électorales en Angleterre, 535.
Impératrice Eugénie (Napoléon III et l'), 238.
Inconnu (Un portrait), 333.
Insectes (Comment voient les), 133.
Italie (L') de nos jours, 277.

LA REVUE DES REVUES

J

Japon (La Vie intime de la Cour au), 93.
Jean Sébastien Bach, 333.
John Falstaff, 313.

L

Langue (La Race castillane et la) espagnole, 350.
Légende (La) de Metz, 415.
Lettre (Une) inédite du général Scheridan, 57.
Lettres intimes de Renan, 562.
Livres français et étrangers, 80, 176, 359, 473.
Lourdes (Les deux) 196.

M

Madagascar (Pour nos soldats à), 448.
Magisme (Le), 247.
Mars (La circulation de l'eau dans l'atmosphère de), 33.
Martyrs (Un peuple de), 377.
Mauvais (Le) œil, 294.
Médecins et Chirurgiens 23: — (Les) Allemands pendant la guerre de 1870-71, 544.
Mémoires (Les) inédits du prince Stanislas Poniatowski, 283.
Metz (La légende de), 415.
Monde (Le) des Rêves, 522.
Morale (La) automatique, 322.
Musiciens (Danseurs et), 111.
Mystère (Le) de la naissance, 139.
Mystiques (Les) de la Société du Koresh, 455.

N

Naissance (Le Mystère de la), 139.
Napoléon Ier et les Etats-Unis, 127, — III et l'impératrice Eugénie, 238.
Noblesse (La) Russe, 104, 186.
Nouvelles artistiques et littéraires, 184, 271, 363, 544.

O

Orateur et Poète, 423.
Origines (Les) de la guerre de 1870, 238.

P

Paraboles (Trois), 206.
Paraguay (Une colonie socialiste au), 451.
Parmi les Saints et les Possédés, 483.
Peuple (Un) de Martyrs, 377.
Physiognomie (Les expressions de la), 215.
Pittoresques (Nos contemporains bizarres et), 9.
Poésies (Lieds), 48.
Poètes (Les) anthropophages, 9.
Politiques (Caricatures), 8⁴, 17¹, 266, 365, 478, 575.
Poniatowski (Les mémoires inédits du prince Stanislas), 283.
Portrait (Un) inconnu, 333.
Pour nos soldats à Madagascar, 448.
Propriété (L'avenir de la) paysanne, 67; — collective ou individuelle, 67.
Pygmées (Les), 298.

Q

Question (La) féminine, 181; — arménienne, 377.

R

Race (La) castillane et la Langue espagnole, 350.
Renan (Lettres intimes de), 562.
Rêves (Le Monde des), 522.
Revues (Analyse des) françaises et étrangères, 76, 172, 257, 353, 457, 569.
Russe (La Noblesse), 104, 186; — (Un Espion), 306.

S

Saints (Parmi les) et les Possédés, 483.
Sa Majesté Céleste, 93.
Scènes de la vie chinoise, 527.
Scheridan (Une lettre inédite du général), 57.
Sedan (Après), 49.
Serpent (Le) des Journaux, 403.
Société (Les Mystiques de la) du Koresh, 455.
Soif (La) du Christ, 444.
Sonnets de Bruges, 449; — écrits dans l'Alhambra, 15⁴.
Spleen des nuits de juillet, 450.
Sourds (L'éducation de la vue chez les), 371; — Souvenirs inédits de l'année terrible, 49.
Stigmates (Les) et les Stigmatisés, 41.

T

Tatou (Les Etrangetés du), 229.
Travestissements (Les) fantastiques, 121.
Trois Paraboles, 206.

U

Utopies (Les) communistes de nos jours, 451.

V

Vie (La) intime de la Cour au Japon, 93; — (Scènes de la) chinoise, 527.
Villes (Les Amusements des) d'eaux au XVIII^e siècle, 310.
Vue (L'Education de la) chez les sourds, 371.

ANALYSE DES REVUES

FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

Revues Allemandes, 80, 261, 462.
— Américaines, 8⁴, 263, 465.
— Anglaises, 8⁴, 264, 466.
— Arméniennes, 86, 467.
— Espagnoles, 264, 468.
— Françaises, 76, 172, 257, 353, 457, 570.
— Italiennes, 265, 469.
— Polonaises, 471.
— Portugaises, 265, 472.
— Russes, 8⁴, 471.
— Scandinaves, 266, 472.

INDEX GÉNÉRAL

Table des auteurs

A

Archibald Forbes, 49.

B

Bazemont (Dr de), 93.

Benedikt (M.), 181.

Bérard (Alexandre), 522.

Berggruen, 333.

Bleibtreu (Carl), 415.

Bornier (Henri de), 448.

Bourget (Paul), 157.

Brandes (Georg), 343.

C

Camille Flammarion, 33.

Coe (Ch.), 229.

Colojanni (Dr N.), 277.

Coussanges (Jacques de), 15.

E

Ehrard (Prof.), 162.

Engerand (N.), 310.

F

Féré (Ch.), 371.

Ferrero (Guillaume), 1.

Finot (J.), 483.

G

Grant Allen, 139.

Guldberg (G.), 298.

K

Klumpke (Dr D.), 315.

L

Laforgue (Jules), 450.

M

Maeterlinck (Maurice), 48.

Malcolm Mac Coll, 381, 492.

Meyners d'Estrey (Cte), 9.

Mille (P.), 151.

N

Neuville (Dr de), 196.

Niemirny, 104, 186.

O

Oglobine (N.), 306.

P

Pardo Bazan (Emilie), 444.

Poniatowski (Prince St.), 283.

Potez (H.), 449.

Prel (Dr Carl du), 44.

R

Ralph (I.), 527.

Reclus (Elie), 247.

Renan, 562.

S

Schuré (E.), 436.

Simond (Charles), 294.

Spencer (Herbert), 23, 111, 423.

Stevenson (R.-L.), 551.

Sybel (Henri de), 238.

T

Tarbel (I.), 127.

Terner (O.-G.), 67.

Tolstoi (Le comte Léon), 205.

V

Verlaine (P.), 158.

Vicaire (G.), 159.

W

Weissmann (Prof.), 133, 224.

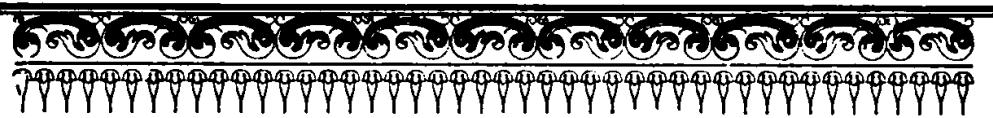


Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.



L'Amour de I-Toreng et de la jolie Tchun-Hyang⁽¹⁾

(ROMAN. TRADUIT DU CORÉEN)

I

IL était une fois, voilà bien longtemps de cela, dans la ville Nam-Hyong de la province Tyen-Tato, un mandarin du nom de I-Teung, qui avait un fils appelé I-Toreng. Dès l'âge de seize ans, celui-ci comptait parmi les plus doctes lettrés du pays, et la sagesse allait s'épanouissant en lui chaque jour davantage.

Or, par une certaine matinée, le soleil resplendissait dans un ciel parfaitement pur. Un souffle léger bruissait à travers les arbres, et l'ombre des feuilles oscillait doucement. Les oiseaux voletaient de branche en branche, en pépiant à perdre haleine. Les fines ramures des bambous se miraient dans l'eau limpide, et les fleurs étaient assaillies de maints chatoyants papillons.

I-Toreng, remué jusqu'au fond de l'âme par le charme de cette heure, appela son domestique.

— Vois, dit-il, comme il fait beau ! Le cœur me défaillie, et je ne

(1) La Corée, autour de laquelle vient de s'engager une lutte sanglante entre la Chine et le Japon, appartient aux pays les plus intéressants de l'Extrême Orient. Sa civilisation date non seulement d'une trentaine de siècles, mais elle a été de tout temps de beaucoup plus avancée que celle du pays du Mikado.

Déjà vers 1403 — donc même avant Guteberg — le roi coréen Iltai-Tjouginventait l'imprimerie au moyen de types mobiles, et faisait imprimer des livres avec des caractères en cuivre. Vers l'an 1500, tout en rompant avec les vieilles traditions des Chinois, qui ne se servaient que de l'écriture idéographique, le roi Ohei-Tjong y introduisait un alphabet coréen.

Chose plus remarquable, la littérature coréenne se développa également dès l'époque la plus ancienne. De même que les rois y faisaient des inventions techniques, c'étaient très souvent les rois aussi et les représentants de la haute noblesse qui dirigeaient le mouvement littéraire de leur pays. Les genres littéraires qu'ils créaient étaient analogues, à certains points de vue, à ceux qui fleurissent dans les pays européens de nos jours. *L'Amour de I-Toreng et de la jolie Tchun-Hyang* appartient à la série des romans dont abonde la littérature coréenne et dont pas un n'a encore fait son apparition en Europe. Ce récit charmant, d'une simplicité touchante, a en même temps un tel cachet de véracité, que les lecteurs de la *Revue des Rives* en seront sans doute vivement impressionnés. C'est un morceau de la vie emprunté à la réalité et éclairé par des sentiments de poète et de philosophe. L'amour qui en est la base, l'égalité et la pitié, qui caractérisent les héros, trahissent un singulier état d'âme chez ce peuple, qui resta toujours très poétique et qui fut un temps animé d'idées larges et humanitaires. Et l'auteur ? Quel est son nom, son origine ? Mystère ! Et ici nous touchons à un côté

saurais poursuivre mon étude. Une longue vie, une vie de la durée d'un siècle, c'est-à-dire de trente-six mille jours de deuil, de misères et de maladie, n'a point le prix de ces quelques instants d'une béatitude sans mélange. Assez travailler, assez apprendre : à présent je veux sortir, aspirer l'espace large. Indique-moi un endroit de la ville où je puisse m'aller promener.

Le domestique proposa le pont qui se trouve près de Tsuang-Hoalü, et d'où l'on est si bien pour contempler le torrent à sa sortie des montagnes.

— Soit, voyons cela. Conduis-moi.

Ils ne tardèrent pas à gagner le but de leur excursion. Ils pénétrèrent dans le palais, puis en firent lentement le tour sur le toit plat des terrasses qui le bordent de toutes parts. I-Toreng demeurait, en face du paysage enchanteur, plongé en une muette admiration. Sa vue ne se pouvait rassasier, et sa poitrine était comme écrasée sous une oppression délicieuse, tandis qu'il regardait les cimes drapées de neige et la brume légère qui révait parmi les vallons.

Il remercia enfin son serviteur de lui avoir montré une telle merveille.

— Ne serait-ce pas là, fit l'autre, un site adorable pour un ermite ?

— Certes. Mais pourquoi donc as-tu attendu jusqu'à ce jour pour m'y mener ?

— Je craignais de déplaire à ton père.

— Peux-tu croire que mon père te reproche jamais de me pro-

étrange de la vie coréenne. Les progrès intellectuels, réalisés par la Corée, n'y ont aucunement affaibli le pouvoir despotique de ses rois. La moindre faute y était punie de la décapitation. La censure n'existant pas en Corée, tous les auteurs y risquaient fort de mécontenter le souverain par le moindre mot. L'amour de la vie l'emportant sur les aspirations vers la gloire, la littérature coréenne brilla donc de tout temps par des œuvres anonymes. Personne n'y peut dire à qui appartiennent ses plus grands chefs-d'œuvre. Tel est aussi le cas de l'auteur inconnu de *l'Amour de I-Toreng*. Il paraît cependant que ce roman date du XIII^e siècle, à en juger d'après plusieurs allusions contenues dans son texte. M. M. Courant, qui a publié tout récemment le premier volume d'un savant recueil, *Bibliothèque coréenne*, a donc raison de nous dire que les Coréens ont donné naissance à une littérature très remarquable.

Ajoutons que la langue coréenne appartient, d'après M. de Rosny, à la famille japonaise. Cette parenté s'accuse surtout grâce aux nombreuses affinités grammaticales avec les idiomes tartares, dont le japonais est en quelque sorte le point initial. L'écriture coréenne est basée sur celle du sanscrit. Sa numération, comme celle de la Chine, est décimale. Quant à la vie intérieure, le roman que nous offrons à nos lecteurs, et dont la traduction a été faite aussi exactement et soigneusement que possible, en donne une idée des plus précises. Les siècles ont glissé sur la Corée comme l'eau sur le marbre, sans y laisser de traces. Le bouddhisme qui y a pénétré au IV^e siècle, les dogmes de Confucius, enfin, qui y ont fleuri de tout temps, ont, paraît-il, ensorcelé la vie coréenne, qui ne commença à se modifier qu'avec la religion chrétienne, que des missionnaires courageux s'efforcèrent d'y introduire dans ces derniers temps (*Note de la Rédaction*).

curer quelque menu délassement à mon étude assidue ? Mais éloigne-toi un peu, laisse-moi seul un instant, que je m'abandonne tout entier à mon extase.

Il le rappela presque aussitôt. Il venait de remarquer une jeune femme qui tour à tour apparaissait et disparaissait à travers le feuillage des arbres, et il demanda qui c'était.

Le domestique devint maussade, et déclara ne distinguer personne.

— Comment ! tu ne vois rien là... là ? s'écria I-Toreng impatienté.

— Ah ! oui. Eh bien, c'est une femme qui se balance.

— Et pourquoi ne m'as-tu pas répondu de suite ?

— Si tu avais commencé par me demander si c'était une femme, je t'aurais répondu affirmativement. Mais tu n'as pas précisé, et je pensais que tu voulais parler d'autre chose... Lorsque ton père apprendra que je t'ai mené ici pour que tu y regardes une femme, il me grondera de la belle manière.

— Et pourquoi donc ? Mais assez causé de mon père. Dis-moi plutôt si cette femme est une dame ou une demoiselle.

— C'est une demoiselle.

— Est-elle noble ou fille du peuple ?

Le serviteur dit que c'était une fille du peuple, et qu'elle s'appelait Tchun-Hyang, ce qui signifie...

— Ne veux-tu pas la prier de venir ici ?

— Cela me semble bien difficile.

I-Toreng s'étonna fort. Selon lui, il n'y avait rien d'aussi simple que de faire venir auprès de soi une fille du peuple.

Mais l'autre entonna les louanges de la jeune personne : elle était si modeste, qu'il fallait considérer comme impossible qu'elle s'approchât de bon gré d'un jeune homme qu'elle ne connaissait point.

— Pourtant, murmura I-Toreng, j'aurais été si heureux d'échanger quelques mots avec elle !

— Au fait, reprit le domestique, j'y songe : si cela te tient tant à cœur, il y a un moyen d'arriver à lui parler.

— Lequel ? Dis, lequel ?

— Dam ! Nous allons solliciter l'autorisation de ton père.

— De mon père ! s'exclama I-Toreng effaré, y penses-tu ? Je t'en supplie, n'agis pas ainsi envers moi, ne souffle mot de tout cela à mon père ! Nous pouvons bien arranger l'affaire à nous deux seulement.

— Rien de plus commode cependant que l'intermédiaire de ton père. Il aura tôt fait, lui, de mander cette fillette auprès de lui, tandis qu'avec la meilleure volonté du monde je ne pourrais, moi, combler ton désir.

— Trouve autre chose. Je prétends que mon père ne soit en rien mêlé à tout cela.

— Soit. Mais si tu veux essayer d'une autre voie, il te faudra dépenser beaucoup d'argent.

— Je paierai tout ce dont il sera besoin.

— Bon. Mais si Tchun Hyang absorbe toutes tes pensées, tes études en pâtiront, et si ton père apprend que c'est moi qui par cette promenade t'ai détourné du travail, il usera pour me châtier de toute sa puissance de mandarin.

I-Toreng, perdant alors tout espoir, se lamenta :

— Que faire?...

— Écoute, prononça-t-il après un moment de réflexion. Je te vais donner beaucoup, beaucoup d'argent, et tu t'arrangeras pour que mon père ne sache jamais rien.

— En ce cas, conclut l'autre, je ne vois aucun empêchement à ce que nous-mêmes nous abordions la fillette immédiatement.

— Allons ! s'écria I-Toreng radieux, allons vite !

Et ils se dirigèrent vers la balançoire. Quand ils en furent tout près, ils s'arrêtèrent, et I-Toreng se mit à examiner Tchun-Hyang.

Elle était très jolie. Entre les ondes des cheveux noirs que le vent faisait voltiger sur le front, les yeux, les joues, son visage apparaissait comme un doux rayon de lune entre les nuages. Sa bouche, à demi déclose en un vague sourire, ressemblait à la fleur des lotus que l'haleine du matin entr'ouvre à la surface des eaux.

Elle rasait le sol avec la preste légèreté de l'hirondelle, et à chaque envolée le bout de son petit pied s'amusait à frôler les ramures, qui égrenaient sur l'herbe une rosée de feuilles tendres. Ses doigts effilés se crispaien aux cordes, et sa silhouette fluette allait se penchant et se relevant tour à tour ainsi qu'une branche de bambou dans la brise.

I-Toreng tomba à genoux, mains jointes, en adoration.

— Que fais-tu ? s'exclama le serviteur effaré. Si tu en es déjà à pareille prostration, que n'ai-je pas à redouter de ton père ? Je t'en conjure, sois plus raisonnable !

Mais tout dans la physionomie du jeune homme exprimait maintenant le désespoir.

— Pense, murmura-t-il, à l'inconstance de la vie. Aujourd'hui encore, c'est la joie, et demain, ce sera le chagrin. Et qui sait si demain je n'aurai pas trépassé ! Laisse-moi donc saisir l'occasion et m'entretenir avec cette ravissante créature.

— S'il en est ainsi, groîmela le domestique, fais à ton gré et advienne que pourra.

Mais voici que la jouvencelle, dépitée d'être observée de telle sorte, sauta à terre, se rajusta, et s'éloigna. De distance en distance, elle s'attardait à jeter dans les arbres des cailloux dont s'effarouchaient les oiseaux.

I-Toreng était désolé. Son compagnon ne réussit à l'emmener qu'en lui promettant de faire l'impossible pour lui ménager une entrevue prochaine avec Tchun-Hyang.

Le jeune homme rentra du pas d'un homme ivre. Ses parents allaient prendre leur repas, il ne put éviter de les rejoindre aussitôt.

Comme on lui demandait si sa promenade l'avait bien distrait :

— Oui, père, car j'ai vu quelque chose d'admirable. Il n'y a au monde rien d'aussi beau que...

— Qu'est-ce donc...

I-Toreng se mit à trembler de son étourderie. Pourtant il se ressaisit vite et répartit :

— Je voulais dire, père, que...

Au sortir de table, il regagna sa chambre, fit de la lumière et ouvrit un livre. Mais les caractères se balançaient devant ses yeux éperdument, ou se déformaient pour figurer le nom de Tchun-Hyang ou même esquisser les contours de sa silhouette.

Il appela son domestique.

— Eh bien, n'as-tu pas encore trouvé quelque moyen ?

— J'y compte réfléchir la nuit entière. Pour l'instant calme-toi et tâche de t'absorber dans l'étude. Ou plutôt couche-toi.

— Merci pour l'espoir que tu me donnes. Je vais me mettre au lit, tu as raison. Quant à dormir, tu penses que je ne le saurais.

Le domestique en se retirant songeait :

— Certes, me voilà en passe de gagner un gentil lingot d'or. Seulement, il y aura de la peine à prendre.

Puis soudain lui vint une idée :

— Je le tiens, je tiens le moyen ! Je soudoierai quelque vieille commère, qui ira engager Tchun-Hyang à se promener en sa compagnie dans un endroit convenu. De mon côté, je m'y rendrai avec mon jeune maître déguisé en femme, ils se rencontreront comme par hasard et auront ainsi tout loisir de causer.

II

I-Toreng, obsédé par l'image de Tchun-Hyang, se débattait en une fièvreuse insomnie. Il finit par se lever et alla ouvrir la fenêtre.

La nuit était douce, et l'éparpillement des étoiles scintillait à perte de vue. Un vol de corbeaux, lentement, tournoyait au loin dans la clarté lunaire. Le vent murmurait dans le bosquet de bambous ; parfois les ajoncs s'entrechoquaient avec une rumeur stridente, et des oiseaux s'envolaient en criant d'effroi. Les poissons dormaient entre deux eaux dans l'ombre des saules. Le jeune homme peu à peu s'apaisait. Il ferma la fenêtre et se recoucha.

Ce fut seulement vers l'aube que la somnolence l'envahit. Il rêva qu'il se promenait à Tsuang-Hoa-Lu, et qu'il voyait Tchun-Hyang se balancer entre les arbres. Il voulut s'approcher d'elle, mais elle s'éloigna sautillante. Il la suivit jusqu'à sa maison, il y pénétra sur ses pas, et se mit à lui dire toutes sortes de jolies amabilités. Et elle ne répondit mot.

— Votre cœur est-il donc plus dur que le jade ou le bronze, s'écria-t-il. Ne pourrais-je parvenir à l'émouvoir ?

Aiguillonné plutôt que découragé par ce silence, il la suppliait de proférer quelques paroles, pour qu'il connût le son de sa voix.

Enfin, elle dit que l'usage voulait que les hommes et les femmes vécussent séparés ; en passant le seuil de sa demeure, il avait commis une inconvenance, et telle était la raison pour laquelle elle refusait de s'entretenir avec lui.

Rouge de confusion, il ne savait que répondre, et l'angoisse l'éveilla.

— Mon serviteur avait raison, pensa-t-il. Elle est vertueuse, et il sera bien difficile de l'approcher. Heureux celui qui l'épousera, car elle lui sera scrupuleusement fidèle. Oh ! si je pouvais être cet heureux !

Le jour était levé. Le domestique entra.

— J'ai trouvé un moyen, déclara-t-il.

Et il expliqua son plan. Le jeune homme l'apprueba fort.

— Compte que je suivrai tes conseils en tout point.

— Seulement, insinua l'autre, il me faudrait de l'argent pour notre vieille auxiliaire.

— Cela va de soi. Combien veux-tu ? Dis-le sans crainte, je ne ménagerai rien en telle occurrence. Prends toujours ces quarante mille *pounds*, emploie-les pour le mieux, et dès qu'ils seront dépensés, tu en auras autant s'il est nécessaire.

III

Le serviteur, fort satisfait, se mit aussitôt en quête d'une personne susceptible d'entrer dans ses vues. Il n'eut pas de peine à découvrir une vieille femme complaisante. Mais lorsqu'il lui eut détaillé ce dont il s'agissait :

— Tchun-Hyang, répondit-elle en hochant la tête, est pure comme le cristal, et j'ai tout à craindre de la fureur de ses parents quand ils apprendront que c'est moi qui ai détourné leur fille du droit chemin.

— Sois tranquille de ce côté. Je veillerai à ce que rien ne transpire de notre intrigue. Les père et mère de la jouvencelle ignoreront l'affaire toute leur vie. Ainsi c'est bien entendu. Lorsque tu seras à Tsuang-Hoa-Lu te promenant avec Tchun-Hyang et que tu nous apercevas, mon maître déguisé en femme et moi tel que me voici, tu feindras que quelque curiosité t'attire à l'écart, en sorte que nous laissions les jeunes gens en tête à tête un bon moment.

— Et que me donnera-t-on pour ma peine ?

— Ce que tu demanderas.

— C'est à toi à fixer la somme. Je te ferai seulement observer encore une fois que je risque d'être trainée en justice par les parents de Tchun-Hyang, et que, par conséquent, j'ai droit à une compensation sérieuse.

— Si tu vas en justice, il y aura certainement moyen de s'arranger. I-Toreng n'est-il pas fils d'un mandarin puissant ?

— C'est juste. Je vais me mettre à l'œuvre sans plus tarder, et j'espère que tu auras lieu d'être content de moi.

La fillette étudiait. Elle reçut la vieille très aimablement et lui tendit la main.

— Toujours assidue au travail ? dit la bonne femme.

— Sans cela, que ferais-je de mon temps ? Je ne puis sortir seule, l'étude est donc mon unique distraction.

— Ce livre vous plaît-il ?

— Oui, je le trouve fort intéressant.

— Et c'est ?

— Confucius.

La commère pensa qu'une jeune fille qui lit Confucius doit être difficile à séduire, car ce philosophe enseigne à se méfier du plaisir.

— Moi aussi, reprit-elle, après un moment de silence, Confucius me charme. Mais comme trop de continuité dans l'application de l'esprit fatigué à la fin, j'emporte souvent mon livre dans les bois, et là, tour à tour, j'approfondis les principes de la sagesse antique et je lève les yeux sur la nature pour me rafraîchir les idées. Ce matin, par exemple, j'ai fait un petit tour de ce genre dans la campagne. J'en ai profité pour faire une poésie. Je vous l'écrirai, mais il faut que vous l'entendiez dès à présent. Voici :

« Au flanc de la montagne je suivais un sentier. J'ai vu un abricotier en pleine floraison. Le vent secouait ses branches, détachait ses fleurs. Comme des papillons mourants, les fleurs tombaient oscillantes, et comme une neige parfumée elles jonchaient le sol. Les oiseaux en avaient le cœur tout ému, et ils leur adressaient de belles chansons d'adieu. Et moi je n'ai pu éviter de songer : — Ne sommes-nous pas comme ces fleurs ? Ne tombons-nous pas ainsi un à un ? Et pourtant non, nous ne sommes pas comme ces fleurs, puisque le vent ne nous emporte à jamais tout entiers. »

Tchun-Hyang avait écouté attentivement. Elle restait rêveuse, et lentement elle ferma son livre.

— Ce qu'exprime votre poésie est bien vrai, dit-elle enfin. Mais je ne puis, hélas ! me promener seule, moi, et d'ailleurs aujourd'hui je me sens un peu lasse. Demain, si vous vouliez venir me chercher, je serais heureuse de sortir avec vous.

L'autre accepta l'invitation avec empressement et demanda quelle heure agréait le mieux à la jeune fille.

— A partir de deux heures, répondit celle-ci, j'aurai du loisir.

— En ce cas, comptez sur moi vers deux heures et demie.

Et vite elle s'en fut prévenir le domestique de I-Toreng.

IV

— Tout est prêt, déclara le serviteur, en pénétrant le jour suivant dans la chambre du jeune homme. Tu n'as qu'à revêtir ce costume de femme et gagner Tsuang-Hoa-Lu. J'ai réfléchi qu'il vaut mieux que je ne t'accompagne pas, afin d'éviter d'éveiller la méfiance de la jou-

vencelle. Rappelle-toi qu'elle est vertueuse, et mesure tes paroles et tes gestes en conséquence.

Il souhaita bonne chance à son maître, s'inclina, et se retira.

I-Toreng courut solliciter de ses parents l'autorisation d'aller se promener du côté de Tsuang-Hoa-Lu. On la lui accorda sans peine, et, frémissant de joie, il vint se travestir dans une maison de thé peu éloignée du but de sa sortie. Une fois habillé, il s'examina dans la glace et constata qu'il était suffisamment méconnaissable.

Alors il pensa qu'il était préférable, avant de se rendre à l'endroit convenu avec la vieille, de s'attarder quelque peu dans la montagne, en cueillant des fleurs pour passer le temps. Il gravit les premières pentes, arrangeant un bouquet, pourchassant des papillons, jetant des feuilles de bambou dans le torrent pour l'amusement de leurrer les poissons. Puis il descendit vers le pont en suivant le bord de l'eau.

Les deux femmes étaient là, et il observa que ses yeux avaient attiré l'attention de Tchun-Hyang.

— Savez-vous, demanda celle-ci, à sa compagne, qui est la jeune fille qui se distrait ainsi le long du torrent ?

— Où donc ? fit la vieille de son air le plus innocent.

— Comment, vous ne voyez pas cette jeune fille, tenez, par ici, un peu plus haut que le pont ?

— Ah oui ! je la distingue à présent, mais elle est encore trop loin pour que je la puisse reconnaître. Vous pensez, à mon âge, on n'a plus la vue si bonne.

— Cette jeune fille, reprit Tchun-Hyang, est positivement ravissante. Et son costume est magnifique. Sûrement elle n'est pas d'ici, où n'habitent que de pauvres gens comme nous.

— Est-elle donc belle à ce point ? Rapprochons-nous sans paraître l'avoir remarquée, pour que je puisse me rendre compte.

Elles passèrent le pont, et bientôt la vieille pria Tchuan-Hyang de l'attendre là.

— Je vais me cacher sous bois, aussi près d'elle que possible, et je reviendrai vous dire si elle est bien celle que je suppose.

— C'est cela, et je vous remercie, car je vous avoue qu'elle m'intrigue.

Quelques minutes ne s'étaient pas écoulées, que la compère rejoignit Tchun-Hyang.

— Vous aviez raison, chuchota-t-elle, cette jeune personne n'est pas d'ici, je crois que c'est la fille du mandarin I-Teung.

Tchun-Hyang regardait I-Toreng avec admiration, et elle pensait que ce ne pouvait être en effet qu'une fille de mandarin : sa démarche et ses gestes étaient si distingués !

— Son visage, murmura-t-elle, est beau comme la lune lorsqu'elle se lève sur la montagne. Ah ! si c'était un jeune homme, je ne souhaiterais pas que mon fiancé fût autre !

Puis s'adressant à sa compagne :

— Il doit être ennuyeux pour elle de jouer ainsi toute seule.

— Quel bon cœur vous avez ! Voulez-vous que je l'appelle ? Si elle vient, tant mieux, et si elle fait la sourde oreille, nous n'y pouvons rien.

— Il serait impoli d'appeler une étrangère. Allons plutôt à elle.

— Soit, dit la vieille, qui se réjouissait de la voir tomber si ingénument tomber dans le piège.

Elles s'avancèrent vers I-Toreng. Lorsque celui-ci les jugea suffisamment rapprochées, il feignit la surprise et salua.

— Nous allons, dit la commère, à Tsuang-Hoa-Lu prendre le frais. Vous apercevant seule ainsi, nous avons cru qu'il vous serait moins désagréable de vous distraire en compagnie.

Le jeune homme avait peine à contenir l'expression de son ivresse, et tandis que tous trois cheminaient dans la direction du palais, il ne pouvait détacher ses regards des traits de Tchun-Hyang et se convainquait à chaque pas davantage de l'impossibilité qu'il y avait de découvrir en ce monde une autre physionomie seulement aussi délicieuse.

La jouvencelle, de son côté, pensait qu'il existait décidément un abîme entre les manières de ces dames de la noblesse et celles des femmes du peuple.

Sur la terrasse, ils bavardaient ni plus ni moins que deux bons amis déjà, en s'extasiant sur les enchantements du paysage.

— Ah ! s'écria soudain Tchun-Hyang, combien je regrette que nous ne nous soyons pas connues plus tôt, nous aurions pu tant de fois nous promener ensemble ici ou ailleurs.

La vieille commençait à s'écartier.

— Il faut, dit le jeune homme, que je vous donne à apprécier une poésie que j'ai composée récemment. Voici :

« La vie est comme un torrent qui coule sur le sable. Quand je regarde l'eau, alors je sens la tristesse m'envahir. Mais il y a quelque chose qui me console, et c'est la révérence du roseau ployé par le vent. »

(La suite au prochain numéro.)



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.



L'Amour de I-Toreng et de la jolie Tchun-Hyang⁽¹⁾

(Suite) (1).

ELLLE demeura songeuse un moment, puis elle répondit par cette autre poésie :

« Le monde est comme un joli rêve de printemps, tant qu'on est jeune, et on n'est jeune qu'une fois. Heureux qui se peut vanter, à l'heure où l'on s'en va, de n'avoir pas gâché cette unique fois où il a été jeune. »

Et elle rappela sa vieille compagne :

— Pourquoi vous éloigner de nous ?

— Les gens de mon âge ne sont-ils pas toujours de trop, là où il y en a du vôtre ? Si je pouvais l'oublier, vos amusements et votre causerie suffiraient à m'en faire ressouvenir.

Voyant que ce qu'elle venait de dire embarrassait I-Toreng et attristait Tchun-Hyang, elle se hâta d'ajouter qu'ils auraient eu tort de lui prêter quelque arrière-pensée d'amertume.

— Le hasard est bien doux qui nous a mises aujourd'hui en face l'une de l'autre, dit le jeune homme.

— Il est vrai, notre rencontre ne se pouvait prévoir.

Pourtant elle se tut, presque inquiète tout à coup. Il lui semblait que I-Toreng n'avait pas la voix d'une femme.

Cependant, lui continuait :

— Vos parents vivent-ils encore ?

— Mon père est mort, et je vis avec ma mère. Et vous ?

— Moi, j'ai mon père et ma mère.

— Vous êtes donc plus heureuse que moi. Au fait, ne serez-vous pas grondée si vous rentrez tard ?

— Sans doute, si cela arrivait souvent. Mais pour une fois...

— Quant à moi, je ne veux pas, même pour une fois, encourir le mécontentement de ma mère. Aussi vais-je vous quitter, car le soleil décline.

— Quand pourrez-vous venir de nouveau en promenade avec moi ? demanda I-Toreng tout chagrin.

— Je sors rarement, repartit-elle. Mais s'il vous était possible de venir chez nous...

— Volontiers. Seulement, votre mère le permettra-t-elle ?

— Certainement ! Elle sera même très satisfaite de me voir me distraire et étudier avec une amie de mon âge.

Ils marchèrent côte à côte jusqu'au pont, et là I-Toreng prit congé.

(1) Voir la *Revue des Revues* du 1^{er} juillet 1895.

V

Après avoir remis ses vêtements masculins dans la maison de thé, le jeune homme rentra souper. Il parla peu de sa promenade en elle-même, et point, cette fois, de...

Aussitôt qu'il eut regagné sa chambre, il appela son domestique :

— Je suis content de toi, dit-il ; je me suis entretenu tout à mon aise avec Tchun-Hyang. La vieille aussi s'est donnée beaucoup de peine, il faudra la bien récompenser.

De même, Tchun-Hyang en revenant chez elle remercia la commère de ce qu'en l'emmenant prendre l'air à Tsuang-Hoa-Lu, elle lui avait, sans prémeditation, valu rencontre si agréable.

Et tout de suite elle conta à sa mère comment elle avait passé sa journée, et combien elle était heureuse d'avoir lié connaissance avec la fille du mandarin.

— Elle est extrêmement distinguée, et instruite autant qu'un homme. Elle viendra de temps en temps étudier avec moi. Le permets-tu ?

— De grand cœur, chère enfant.

Cependant le serviteur de I-Toreng se rendait chez la commère pour lui porter, avec les compliments de son maître, un gros sac d'argent.

Tchun-Hyang, lasse de la longue sortie, se coucha tôt et s'endormit vite. Elle rêva d'un dragon qui s'enroulait autour de son corps.

Au matin, tout effarée encore d'un tel songe, elle alla demander à sa mère ce qu'il pouvait signifier.

— Pur cauchemar, répondit la bonne dame. Inutile d'y penser davantage.

I-Toreng, lui, ne put de toute la nuit fermer les paupières et son premier soin en se levant fut d'écrire à la jeune fille qu'il lui rendrait visite dans la soirée. Ce fut à la vieille, naturellement, que le message fut confié.

Tchun-Hyang lut celui-ci avec une joyeuse surprise et ne fit pas attendre la réponse que voici :

« Depuis que nous nous sommes séparées au pont de Tsuang-Hoa-Lu, je ne pense qu'à vous. Vous ne douterez donc pas que votre lettre m'ait causé un grand bonheur. Jusqu'à ce soir, je serai dans une fièvre d'impatience ».

A l'un et à l'autre la journée parut longue à l'infini. Pourtant l'heure du dîner se décida à sonner. I-Toreng, le dernier morceau dans la bouche, se précipita dans sa chambre pour revêtir son costume de femme. Puis il sortit à la dérobée et courut prier la commère de le conduire chez Tchun-Hyang. Une fois devant la porte de celle-ci, il congédia son guide. Et il entra, frémissant de tout son être.

Elle remercia sa prétendue amie de la peine qu'elle prenait de

venir jusqu'à son logis. Ensuite elle alla la présenter à sa mère. Enfin elle l'emmena dans sa chambre.

Mais bientôt la jouvencelle, qui ne pouvait tenir en place, proposa que l'on passât dans le jardin.

La lune se levait. Ils prirent à petits pas la direction des champs, et ne tardèrent pas à gagner l'endroit où I-Toreng avait aperçu Tchun-Hyang pour la première fois, alors qu'elle se balançait entre les arbres.

— Tiens, s'écria-t-il, feignant la surprise, une balançoire ! Voulez-vous que nous nous balancions un peu ?

Elle ne demandait pas mieux. Lorsqu'ils furent installés côté à côté sur la planchette, I-Toreng, tout en actionnant l'escarpolette, dit :

— Je regrette que vous ne soyez pas un jeune homme, car alors je vous aimerais d'amour et je me marierais avec vous.

— C'est tout comme moi, repartit Tchun-Hyang.

— Oh ! quant à cela, je n'en crois rien.

— Et pourquoi, s'il vous plaît ?

— C'est que j'ai peine à admettre que vos pensées soient identiques aux miennes.

— Ah ! je vois, fit-elle boudeuse, vous avez ce que Confucius appelle un cœur méfiant des autres coeurs autant que de soi-même. En ce cas, vous ne pouvez pas en effet me croire, — pas plus qu'être sûre de la sincérité de vos propres paroles.

— Allons, ne vous fâchez pas. Mais là, dites, est-ce vrai, bien vrai que vous m'aimeriez d'amour si j'étais un jeune homme, et que vous m'épouseriez ?

— Certes, car mon cœur à moi n'est point celui qu'a défini Confucius.

— Alors j'ai envie de vous adresser une prière.

— Laquelle ?

— M'écririez-vous pareille chose ?

— Très volontiers.

— Descendons vite et à l'écritoire.

Ils prirent pied sur l'herbe et I-Toreng, tirant de l'étui appendu à sa ceinture un encrier, un pinceau et une feuille de papier, traça la promesse en caractères élégants. La jouvencelle signa de bonne grâce.

— Singulière plaisanterie, murmura-t-elle en tressaillant. Seriez-vous donc un jeune homme ?

— J'en suis un, riposta I-Toreng.

Elle éclata d'un rire nerveux.

— A mon tour de ne pas vous croire. Pourquoi porteriez-vous des vêtements féminins ?

— La première fois que je vous ai vue, vous étiez ici à vous balancer. Aussitôt je n'ai plus songé à autre chose au monde qu'au moyen de me rapprocher de vous. Sous le costume de mon sexe, je ne serais jamais arrivé à vous entretenir en tête à tête, aussi me suis-je travesti.

— Vous vous moquez de moi!
 — Je suis I-Toreng, fils du mandarin I-Teung, et sous ces robes j'ai mes vêtements d'homme.

— Vous vous moquez de moi !
 — Je vous en supplie, cessez de mettre en doute ma parole.
 — Vous vous moquez de moi !
 — Eh bien, tenez !

D'un geste rapide il se dégagea des amples étoffes. En le voyant sous son costume masculin, elle soupira douloureusement. Il lui saisit la main.

— Ne m'aimez-vous déjà plus ? J'avais donc raison en affirmant que vous vous trompiez et en vous demandant d'écrire votre promesse.

— Je n'imaginais pas que vous fussiez un homme. C'est comme à une sœur que je m'adressais. J'ai agi par plaisanterie. Si vous prenez la chose au sérieux, voilà que j'ai commis une imprudence grave, et qui pis est, je l'ai signée.

— Si vous refusez de remplir votre engagement, c'est parce que vous ne m'aimez pas. Mais comme moi, je vous aime et que je tiens absolument à vous avoir pour femme, je vous mènerai en justice avec ce petit papier, et nous verrons bien si vous n'êtes pas forcée de m'épouser !

Puis il reprit, narquois :

« Le monde est comme un joli rêve de printemps, tant qu'on est jeune, et on n'est jeune qu'une fois. » — Je vous fais grâce du reste.

Elle ne put s'empêcher de rire.

— Soit, prononça-t-elle enfin, j'ai signé, c'est conclu. Mais nous allons ajouter quelque chose : à savoir, que nous nous engageons mutuellement à ne nous quitter de la vie, une fois que nous serons mariés.

— Je vous en fais le serment de grand cœur, et point n'est besoin d'écrire cela, qui va de soi.

— Si j'appartenais à votre caste, il ne me viendrait pas à l'idée de formuler telle supplique. Puisque je ne suis qu'une paysanne, vous ne vous froisserez pas que je prenne mes précautions, non pas à votre égard, mais vis-à-vis de la loi, qui pourrait nous séparer un jour, ce à quoi je ne survivrais pas, je puis vous l'avouer à présent. Si vous repouvez ma requête, il est loyal que vous me rendiez mon écrit.

— Avez-vous si peu de confiance en moi ?
 — Vous m'avez déjà jouée, et je ne saurais l'oublier.
 — Qu'il en soit selon votre désir.

Et sans se faire prier davantage il traça la promesse, la signa, et la passa à la jeune fille. Celle-ci s'empara du papier, le lut et relut, et toute radieuse :

— Prends garde désormais ! Si tu t'avisa de me quitter, voilà de

quoi te livrer au tribunal, c'est-à-dire à la justice de ton père, ni plus ni moins.

Il lui sauta au cou, et ses protestations alternaiient avec ses baisers.

— Il se fait tard, murmura-t-elle à la fin, rentrons, ma mère doit s'inquiéter.

Ils s'acheminèrent vers la maison. Il avait un bras autour de sa taille, elle avait un bras autour de son cou, et à chaque pas ils s'embrassaient tendrement, en chuchotant les plus douces choses.

La maman reposait. Tchun-Hyang gagna sa chambre sur la pointe des pieds, et d'un accord tacite I-Toreng y pénétra derrière elle. Et comme l'on dit en ce pays, ils furent l'un pour l'autre ainsi que deux oies sauvages, qui se retrouvent au nid conjugal après de lointaines envolées.

VI

Quand elle vit les premières lueurs de l'aube, Tchun-Hyang supplia I-Toreng de retourner chez lui.

— Si notre amour vient à être connu de ton père, tu ne pourras plus sortir à ton gré, et je serai alors bien malheureuse.

— Bah ! fit l'autre en riant, mon père a été jeune, lui aussi. Pourquoi se fâcherait-il contre moi ?

— Si tu ne veux pas m'écouter, je te le répète, il m'arrivera malheur.

— Quel malheur ? Mais tout de même je crois que tu as raison, et qu'il vaut mieux que je rentre maintenant.

Dès qu'il fut dans sa chambre, il prit un livre et essaya d'étudier. En vain, car le souvenir de Tchun-Hyang et de l'ivresse qu'il avait savourée auprès d'elle l'empêchait de s'abstraire comme il eût fallu. A chaque instant, malgré lui, il fermait les paupières pour revoir en pensée le joli minois tout rose d'amour et les yeux étincelants.

La journée entière se passa pour lui à attendre la nuit, et à peine celle-ci commençait-elle à tomber, qu'il courait déjà à l'aimée.

Tchun-Hyang avait non moins inutilement tenté de s'appliquer à la lecture de Confucius, mais ce n'était pas sans un mélange de sourde mélancolie qu'elle poursuivait sa rêverie : l'avenir l'inquiétait confusément.

Lorsqu'elle aperçut l'étoile bleue, elle alla se poster aux aguets du côté des champs.

I-Toreng ne tarda guère à paraître, et les voilà se couvrant l'un l'autre de caresses.

A un certain moment, le jeune homme, examinant avec attention la physionomie de la mignonne, lui demanda si sa mère ne l'avait pas grondée.

— Pas du tout, répondit-elle.

— Alors comment se fait-il que tu sois triste ainsi ? Regretterais-tu de l'être donnée à moi ?

— Oh ! s'écria-t elle, veux-tu te taire !

— Pourquoi cependant ce chagrin que tu ne nieras pas, car tout dans ton visage le trahit ? Quand je te regarde, mon cœur est comme la neige sous le soleil. Toi, de ton côté, confie-moi toute peine qui t'obsède.

— Et bien... ce qui me désole, c'est l'idée, rien que l'idée que nous puissions avoir un jour à nous séparer.

Il entreprit de la consoler de son mieux.

— Chérie, murmura-t-il, ne crois pas que je devienne jamais capable de te quitter. L'engagement qui nous lie est solide autant qu'un rocher. Ne te laisse pas tourmenter par de pareilles imaginations.

— Tu parles selon ton cœur, je le sais. Mais que tes parents quittent le pays, il te sera impossible de m'emmener avec toi.]

— Et la raison ?

— C'est que je suis une paysanne et toi un noble.

— Et puis ? De notre vie nos cœurs ne changeront, et ils s'appartiennent pour la vie.

Il lui passa un bras autour du cou.

— Je t'en conjure, chasse tout cela de ton esprit.

Peu à peu ils se déridèrent, et ce fut gaiement qu'ils pénétrèrent dans la chambre de Tchun-Hang.

Il n'y avait pas une heure qu'ils y étaient, que I-Toreng dit :

— Il faut que je rentre.

— Pourquoi cette hâte à me quitter ? La nuit dernière il n'en était pas ainsi, puisque c'est moi qui ai dû insister pour que tu t'en ailles.

— Voici simplement : mes parents ne sont pas encore couchés, je cours réparer l'oubli que j'ai commis de ne pas leur souhaiter une bonne nuit, et je reviens vite.

— Parfait, dit-elle sérieuse. Mais en ce cas il est préférable que je te revoie seulement demain matin.

— Tiens ? Tout à l'heure tu me reprochais de te laisser seule, et à présent tu ne veux plus me garder ?

— Je ne demanderais que cela. Mais le vent est frais cette nuit, et tu pourrais tomber malade dans ces allées et venues à pareille heure, Tu comprends que j'aime mieux remettre à demain la joie de te revoir.

— Comme tu es bonne !

I-Toreng s'acquitta de ses salutations à ses parents, qui lui recommandèrent de se coucher tôt. Puis il gagna son lit.

Il se tournait et retournait tant et tant, qu'à la fin il n'y put plus tenir : il se leva, s'habilla, et sans bruit s'esquiva.

Tchun-Hyang venait de se coucher, lorsqu'elle entendit à la porte la voix de son amant. Elle ne fut pas longue à lui ouvrir. Elle ne se possédait pas d'aise.

— Ne t'avais-je pas défendu, chuchota la mutine, de reparaître devant moi cette nuit, et toi n'avais-tu pas promis d'obéir ? Comment

veux-tu que j'aie foi en ta parole? Voilà qui ne me rassure guère pour l'avenir.

— Pardon, j'avoue ma faute, mais que veux-tu, dans mon lit ton image me hantait, et quelque chose de plus fort que moi, de plus fort que tout au monde, m'a talonné jusqu'ici.

— Certes je me réjouis de t'avoir de nouveau tout près de moi. Pourtant, si tu t'abandonnes ainsi que tu le dis à penser à moi constamment, tu ne pourras plus étudier quoi que ce soit, et cela, sache que je ne le veux point.

— Écoute, à partir de demain je te jure que je ferai tout ce qu'il te plaira d'exiger. Mais accorde-moi cette nuit encore... Dis, encore cette nuit!

— Non, je prétends que ni toi ni moi ne manquions à nos mutuels engagements. Adieu, et que je ne te revoie pas avant demain, comme il était convenu.

— Cruelle!

— Ce n'est pas cruauté de ma part, bien au contraire! Je veux seulement que ton amour pour moi ne te mène pas à désapprendre le travail et par suite à faire de la peine à tes parents.

— Cette nuit encore, je t'en supplie, et dès demain, je me remets au travail.

— Non! s'écria-t-elle résolue.

— Méchante!

— Tu sais bien que je ne le suis point.

— Oui, tu l'es, car je sens que si tu me chasses en ce moment, j'en ferai une maladie de chagrin.

Elle se tut. L'idée qu'il pût souffrir à cause d'elle...

— Soit, mais jure une seconde fois que dès demain tu te remettras au travail.

— Je le jure.

— Vois-tu, balbutiait-elle entre deux baisers, je t'adore plus que tu ne le saurais supposer, mais viens moins souvent, et étudie comme tu le faisais avant de me connaître.

Au matin, I-Toreng n'eut rien de plus pressé en rentrant chez lui que de s'absorber dans ses livres selon la parole donnée.

(La suite au prochain numéro.)



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.



L'Amour de I-Toreng et de la jolie Tchun-Hyang

(Suite) (1)

VII

Il surlendemain, son domestique lui apportait une lettre qui l'avertissait de la nomination de son père à un poste élevé à la cour.

— Qu'allons-nous devenir? pensa-t-il avec angoisse.

L'instant d'après, son père le fit appeler et lui déclara qu'il partirait à l'avance avec sa mère.

— Et pourquoi ne faisons-nous pas route ensemble?

— Je suis obligé de m'attarder ici quelque peu pour mettre le nouveau mandarin au courant des affaires de l'emploi.

Le jeune homme alla docilement préparer son bagage. Son cœur était gonflé à éclater, et les sanglots l'étranglaient.

— Que faire? Si je pars le premier et avec ma mère, impossible d'emmener Tchun-Hyang?

Dès la nuit tombée, il se rendit auprès de l'aimée. Ce fut en gémissant et en sanglotant qu'il fit le chemin, mais avant d'entrer il essuya ses larmes et se composa un visage aussi calme qu'il put. Elle l'étreignit tendrement.

— Comme il y a longtemps que je ne t'ai vu! murmura-t-elle.

Il ne trouvait pas une parole. Elle remarqua son trouble et supposa que s'il était resté trois jours sans la voir, c'était que le mandarin avait découvert leur liaison. Il la détrompa, et éclatant en sanglots, lui dit quel malheur arrivait.

Elle s'écarta un peu et demeura muette quelques instants. Puis :

— Eh bien, j'attendrai que tu reviennes me chercher.

— Certes je reviendrai te chercher, s'écria-t-il. Seulement, d'ici là, quelle désolation de me sentir séparé de toi par une telle distance! Cela dépasse mes forces.

Elle lui jeta ses bras autour du cou, et, caressant doucement sa joue contre celle de l'aimée :

— Va, fit-elle, non sans une nuance d'ironie dans la voix, va, et dis-moi quand tu reviendras.

Il ne répondait pas, peut-être simplement à cause de l'affolement où l'égarait sa douleur. Elle indiqua un *kakemono* appendu à la muraille, et où rêvait une cigogne au bord d'un étang.

— Tu reviendras lorsque cette cigogne chantera et prendra son vol.

(1) Voir la *Revue des Revues* des 1^{er} et 15 juillet 1895.

et lorsque les montagnes que l'on voit se transformeront en plaine. Lorsque la terre ici se changera en mer et que la mer là-bas se changera en terre, tu reviendras me prendre, n'est-ce pas? Tue-moi donc avant de partir, cela vaudra mieux, car il est impossible que tu t'en ailles à présent, en me laissant seule ici où nous nous sommes aimés.

I-Toreng, rouge de confusion, peut-être aussi d'indignation, allait répondre, mais son domestique entra essoufflé.

— Ton père te veut parler immédiatement. Ne tarde pas un instant.

— A bientôt, dit-il à la jeune femme dans un baiser passionné.

Il suivit le serviteur.

— Comment se fait-il que tu ne sois pas déjà en route? gronda le mandarin.

Le pauvre garçon s'acquitta de ses adieux et courut chez sa mère. Il obtint sans peine de celle-ci qu'elle prit les devants; il allait saluer en hâte quelques amis, et il la rejoignait.

Il retourna chez Tchun-Hyang.

A présent elle pleurait à chaudes larmes.

— Oh! que je suis malheureuse! balbutia-t-elle.

— Je n'ai qu'un moment, et puis il va falloir que je parte, que je te quitte!

— Un moment, et il partira, et il me quittera! Oh! que je suis malheureuse!

Elle l'accompagna jusqu'au pont de Tsuang-Hoa-Lu, là même où ils s'étaient adressé la parole pour la première fois. La main dans la main, ils ne se pouvaient détacher l'un de l'autre.

— Allons, dit à la fin le domestique, le temps presse, ta mère t'attend.

— Eh! s'écria I-Toreng hors de lui, que ferais-tu donc à ma place? Laisserais-tu Tchun-Hyang ici de gaité de cœur et t'éloignerais-tu sans hésitation?

— Si j'étais à ta place, je commencerais par ne pas sangloter ainsi. Tes parents viendraient de mourir, que tu n'aurais pas plus de chagrin.

— Imbécile!

— Bon, tu m'injuries! En ce cas, je vais de ce pas mettre ta mère au courant de tout.

Le jeune homme aussitôt s'adoucit et le conjura de n'en rien faire.

— Eh bien, viens de suite et je me tairai.

Les amants s'étreignirent alors une suprême fois.

— Oui, disait-elle, c'est ici qu'il faut nous séparer. Ne te tourmente pas à mon sujet, et étudie pour devenir à ton tour, et le plus tôt possible, mandarin à Nam-Hyong et pouvoir m'épouser.

— Penser à toi me sera un aiguillon au travail. Aucune épreuve ne me rebutera, pourvu que nous nous retrouvions un jour.

— Je ne te crois qu'à demi. Lorsque tu seras là-bas, et que des mois auront passé, tu m'oublieras, et en aimeras une autre.

— Ne pourrais-je pas te répondre que pour prononcer pareilles

chose, il faut que tu doutes pour moi aussi de la possibilité de me demeurer fidèle?

— Fi ! tais-toi. Mais va maintenant. Que ton voyage s'achève heureusement. Courage, et adieu !

Ils échangèrent leur bague, et il partit.

A peu de distance il se retourna. Elle le suivait des yeux, elle n'avait pas bougé du milieu du pont, où elle s'accoudait au parapet.

— Ne désespère pas de moi ! cria-t-il, je reviendrai bientôt.

Elle agita son éventail pour montrer qu'elle avait entendu.

Quand il fut sur le point de la perdre de vue au tournant du chemin, il s'arrêta encore à la regarder.

— Hâtons-nous ! grommelaient le domestique.

— Je t'en supplie, un instant encore !

Et du bout des doigts il envoyait baiser sur baiser dans la direction du pont.

L'autre, impatienté, le saisit par le bras et l'entraîna.

— O montagne, gémit Tchun-Hyang, sois maudite, toi qui me voles ainsi la vue de mon bien-aimé. Que je vive jusqu'à cent ans, et je te hâtrai de même qu'en ce jour !

Lentement elle rentra. Puis, en signe de deuil, elle serra dans un coffre ses bijoux, ses parfums, ses vêtements de soie, et s'habilla à la manière d'une pauvresse.

Cependant, avant de quitter son domestique, I-Toreng lui remit deux sommes d'argent, l'une pour le remercier de ses bons offices, et l'autre pour qu'il eût à la porter à la jeune femme. La commission fut exécutée le soir même.

VIII

Il y avait quelques jours que le nouveau mandarin était installé à Nam-Hyong.

— Connais-tu, dans cette ville, demanda-t-il au domestique, une jeune personne du nom de Tchun-Hyang ?

— Certes, maître.

— Va lui dire qu'elle vienne me voir.

— C'est que je ne sais si elle y consentira. Elle est mariée à I-Toreng, le fils de votre prédécesseur.

— Peu importe ! Obéis !

Le serviteur s'inclina et se rendit auprès de Tchun-Hyang. Comme l'on ne saurait songer à résister aux ordres d'un mandarin, elle ne tarda pas à se présenter.

Le magistrat la contempla longuement, puis :

— J'ai entendu parler de vous à Séoul. A présent que je vois combien vous êtes belle, je ne m'étonne plus que votre renommée ait atteint la capitale.

Elle se taisait.

— Pourquoi ne me répondez-vous pas ?

Il répéta sa question, et ce ne fut qu'à la troisième fois qu'elle dit :

— Je ne puis m'entretenir avec vous parce que je suis mariée. D'ailleurs, le roi vous a envoyé ici pour vous vouer aux affaires du peuple. S'il vous a aussi donné mission de moi, il faudra bien que je m'y résigne. Sinon, vous ferez mieux de remplir les devoirs de votre charge, qui sont assez nombreux.

Le mandarin, ivre de fureur, appela ses gens et leur enjoignit de se saisir de la jeune femme.

— Ah ! s'écria celle-ci, vous voulez me faire emprisonner ? Quel est mon crime ? En est-ce donc un que de demeurer fidèle à son mari ? Si quelque usurpateur détrônaît le roi, trahiriez-vous pour le nouveau maître votre souverain légitime ?

— Au cachot ! hurlait le magistrat, au cachot !

Elle resta là de longues semaines, plongée dans un accablement profond. Elle prenait juste assez de nourriture pour ne pas succomber à la faim, et constamment elle pensait à son bien-aimé.

IX

I-Toreng, à la capitale, travaillait avec une ardeur fébrile, impatient de s'affranchir des examens dont le succès devait le ramener auprès de Tchun-Hyang.

Un jour vint où il n'eut plus qu'une seule épreuve à subir. Il s'en tira de manière aussi brillante que des autres, et le roi, qui l'avait pris en affection, le félicita chaleureusement.

— Exprime-moi ton vœu le plus cher. Quel qu'il soit, je le comblerai. Souhaites-tu être mandarin ?

— Je ne désire rien tant que la charge d'Émissaire Royal (1).

Le monarque lui conféra le cachet et le costume distinctifs de ses nouvelles fonctions, et le jeune homme, après avoir reçu la bénédiction de ses parents, s'empressa de se mettre en route dans la direction de Nam-Hyong. Il s'était déguisé en mendiant et avait imposé à sa suite des vêtements analogues.

Parvenu à une faible distance du but de son voyage, il fit halte en un hameau misérable. Les paysans travaillaient épars dans les rizières, en fredonnant. I-Toreng prêta l'oreille, et voici ce que l'on chantait :

« Le riz que nous avons semé sous les dards cuisants du soleil, le riz que nous avons arrosé de notre sueur, il y en aura bien peu pour nous. Il faut la part du roi. Il faut la part des pauvres. Il faut la part des voyageurs. Il faut la part des morts. Mais la poignée qui reste, nous la donnerions encore volontiers, pourvu que le nouveau mandarin devienne l'ancien à son tour. »

— Silence ! interrompit quelqu'un. J'ai ouï dire qu'un Émissaire

(1) L'Émissaire Royal a pleins pouvoirs et blanc-seing ; il contrôle, par toutes voies à son gré, la conduite des mandarins, et exerce, à leur égard, le cas échéant, toute justice répressive.

Royal doit passer par ici. Qu'il entende pareilles récriminations, et il blâmera vertement le mandarin.

— Eh, tant mieux!

— Oui, et dès qu'il aura le dos tourné, l'autre se vengera.

— C'est juste!

— Pardon, fit I-Toreng qui s'était approché. On m'a conté que le nouveau mandarin de Nam-Hyong avait conquis les faveurs de la belle Tchun-Hyang et qu'ils vivaient parfaitement heureux ensemble. M'a-t-on induit en erreur?

— Comment osez-vous parler de la sorte? Tchun-Hyang est vertueuse entre toutes, et elle demeure fidèle ainsi que l'or à son amant, le fils de l'ancien mandarin, un enfant de chien ou de porc, qui l'a abandonnée sans même lui envoyer jamais de ses nouvelles.

— Certes, appuya un autre, que celui-là est un enfant de veuve! (1).

— Que ne retenez-vous votre langue! s'écria I-Toreng. Prenez garde de porter un jugement téméraire!

Mais, à part lui, il pensa qu'en effet il avait mal agi avec Tchun-Hyang, et il se retira à l'écart pour cacher ses larmes.

Un peu après, il aperçut des écoliers qui s'ébattaient sur la route. Il se glissa de taillis en taillis jusqu'à quelques pas du groupe, et là, couché parmi les hautes herbes, il écouta.

— Dites donc, proposait le plus grand, nous allons composer une poésie, voulez-vous?

— A la bonne heure!

— Et quel en sera le sujet?

Le jeune homme réfléchit un instant, puis répondit :

— La vie du peuple.

Et lentement il scanda :

« Voici que le doux soleil aux rayons généreux va être obscurci par un noir nuage. La terre entière s'en émeut et déjà se prépare à prendre le deuil, car ce noir nuage est semblable à un harpon qui saisirait le peuple en plein cœur. »

Tous étaient devenus mélancoliques.

— Ta poésie est triste, déclara enfin un des auditeurs. Pourtant elle exprime un sentiment vrai, puisqu'il paraît qu'avant deux ou trois jours la belle Tchun-Hyang va être mise à mort devant le palais du mandarin.

— Quel est le motif de la condamnation? questionna un autre.

— Le gouverneur, qui n'a point de conscience et que l'en n'a pas encore vu une seule fois le pinceau en main depuis qu'il est ici, ne songe qu'à posséder Tchun-Hyang. Mais Tchun-Hyang est comme le sapin, elle ne change pas. Jamais, ni nulle part, on n'a vu amante aussi fidèle.

(1) L'enfant d'une veuve, élevé seulement par sa mère trop indulgente, est exposé à fauter souvent, aussi les Coréens l'ont-ils en médiocre estime.

— Quelle calamité, s'exclama un troisième camarade, d'avoir un mandarin à ce point indigne, après l'autre qui était toute justice et mansuétude !

— Alors la belle Tchun-Hyang est mariée ?

— Oui, avec le fils de l'ancien mandarin. Encore un monstre qui a brutalement délaissé celle qui avait eu foi en ses galants discours.

I-Toreng ne put en entendre davantage et se montra.

— Quel est celui d'entre vous qui a dit une poésie tout à l'heure ?

— C'est moi.

— Voulez-vous m'apprendre votre nom ?

— Je m'appelle Tchon-Wan-long.

L'Émissaire Royal continua son chemin vers la ville, et à présent il ne se préoccupait même plus de dérober aux passants la vue de ses sanglots.

(*La fin au prochain numéro.*)

HISTOIRE ET DÉMOGRAPHIE

Napoléon III et l'Impératrice Eugénie

(*Les Origines de la guerre de 1870.*)

A l'occasion du 25^e anniversaire de la guerre de 1870, l'historiographe officiel du royaume de Prusse, M. Henri de Sybel, vient de publier, dans le dernier numéro de la revue *Historische Zeitschrift*, une série d'articles sur les origines de la guerre, et les a réunis dans une édition spéciale sous le titre de *Neue Mittheilungen und Betrachtungen zur Begründung des Deutschen Reiches durch Wilhelm I.* Le succès de cet opuscule est tellement considérable qu'on en a enlevé 8 éditions en quelques semaines, succès qui fut rarement atteint par les romanciers les plus en vogue dans les pays allemands. Rien qu'à ce titre, l'opuscule de M. de Sybel méritait d'attirer notre attention spéciale.

Parmi ces *Nouvelles communications et réflexions au sujet de la fondation de l'empire allemand par Guillaume I^{er}* se trouve un chapitre des plus inattendus : *Napoléon et Eugénie*, où l'historiographe officiel s'efforce de justifier Napoléon III et de dresser une sorte d'apologie de l'Impératrice Eugénie. Disons tout de suite que c'est précisément à ce chapitre que M. de Sybel doit son dernier succès d'historien. Le peuple allemand, qui sait être sentimental là où la sentimentalité n'est point de mise, s'attendrit devant les malheurs immérités de l'infortuné couple impérial. Mais laissons la parole à M. de Sybel.



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.



L'Amour de I-Toreng et de la jolie Tchun-Hyang

(*Suite et fin*) (1)

X

DURANT ce temps, Tchun-Hyang était toujours en prison. Man-geant et buvant à peine, dormant moins encore, elle avait maigri et était très affaiblie. Elle ne vivait que par la pensée de I-Toreng.

Une nuit, elle eut un rêve étrange. Elle se vit dans le jardin qui précédait la maison de ses parents. Les fleurs qu'elle avait soignées avec tant de sollicitude se fanaient, perdant pétale après pétale. Le miroir devant lequel elle s'était coiffée selon le goût du bien-aimé, gisait brisé sur le seuil. Les bottines qu'elle avait chaussées pour aller au devant de l'attendu, étaient accrochées au-dessus de la porte.

Elle s'éveilla tremblante.

— Sûrement, se dit-elle, je vais mourir. Ce n'est point la vie que je regrette ; mais trépasser sans l'avoir revu, lui !

Elle obtint qu'on lui amenât un aveugle (2) et lui demanda ce que pouvait signaler un tel songe.

L'infirme demeura quelques minutes en méditation, puis :

— Un tel songe, prononça-t-il, présage un bonheur certain.

— C'est railler cruellement, s'écria-t-elle indignée, que de parler ainsi à une prisonnière, à une condamnée à mort.

— Vous n'êtes pas près de périr, poursuivit le devin sans se décontenancer, et je vous vois, au contraire, toucher du doigt la félicité.

— Mais, fit-elle hésitante, les fleurs fanées, le miroir brisé, les chaussures accrochées au-dessus de la porte, tout cela n'annonce-t-il pas des événements funestes ?

— Écoutez-moi attentivement. Si les fleurs se fanent, c'est qu'elles vont donner des fruits. Le miroir en tombant sur le seuil pour s'y briser fera un bruit qui sera entendu de tout le monde. Quant aux chaussures, ce sont celles des gens qui accourront en foule pour vous porter leurs vœux joyeux.

— Que vos prédictions se réalisent et vous aurez de ma gratitude des marques éclatantes.

En attendant, elle offrit à l'aveugle le peu d'argent qu'elle avait pu conserver. Il déclina avec dignité. C'est-à-dire que sa main droite

(1) Voir la *Revue des Revues* depuis le 15 juillet 1895.

(2) Les aveugles en Corée font profession d'alchimie, astrologie, chiromancie et oniromancie.

multipliait les gestes de refus, tandis que sa main gauche s'avançait grande ouverte.

XI

Le même jour, le mandarin dit à son domestique :

— Prépare pour dans trois fois vingt-quatre heures un festin auquel je veux convier les mandarins de toutes les provinces voisines. Quand on aura bien mangé et bien bu, il y aura un spectacle intéressant, à savoir l'exécution de Tchun-Hyang. Va, et ne ménage rien.

I-Toreng, aussitôt entré dans la ville, se rendit à la maison de Tchun-Hyang. Tout y était en désordre et délabrement. La mère de son amie, loin de le reconnaître, le prit pour un mendiant, car il s'en était donné l'exacte apparence.

— Je ne puis rien vous offrir, soupira-t-elle. Depuis longtemps ma fille est en prison, j'ai dépensé tout mon avoir pour tâcher de la délivrer. En vain du reste, puisque dans trois jours elle va mourir.

— Regardez-moi soigneusement, et cherchez si mes traits ne vous sont pas familiers.

Elle s'approcha et examina son visage.

— Vos traits sont ceux de... de I-Toreng. Mais vos vêtements sont d'un pauvre homme.

— Je suis I-Toreng.

Elle poussa un cri d'étonnement et tarda à trouver une parole.

— Jour par jour, put-elle enfin balbutier, heure par heure, nous vous avons attendu, et maintenant que vous voici, mon enfant est près de sa mort !

— Malgré que je ne sois devenu qu'un misérable mendiant, j'aime Tchun-Hyang comme autrefois. N'y aurait-il pas possibilité que je la voie ?

Elle hocha désespérément la tête. Pourtant elle le mena à la geôle.

Elle s'arrêta devant la lucarne et à voix basse appela sa fille.

— Qui donc a prononcé mon nom ? se disait celle-ci. Ma mère sans doute, car en dehors d'elle, qui ai-je encore dans le monde ?

Elle parut derrière les barreaux.

— Ah c'est toi, mère. Aurais-tu reçu des nouvelles de I-Toreng, que tu as la mine si émue ? Réponds vite !

— Nous espérions toujours I-Toreng, fit la vieille, et voici qu'est venu ce mendiant.

Il s'avança tout près de la lucarne. La pauvrette le regarda fixement, et soudain une expression d'égarement passa dans ses yeux, sa face se convulsa, et elle éclata en sanglots.

— Oh ! comme le temps a été long, long !

Elle tendit ses mains fiévreuses aux lèvres aimées.

— Parfait ! s'exclama la mère. Tu es en prison en somme par la faute de cet individu, tu vas périr parce qu'il n'a pas daigné s'in-

quiéter de toi, et à présent qu'il vient trop tard et dans la mendicité, tu le cajoles. Parfait!

— Assez ricané, mégère! gronda le jeune homme. D'un mendiant j'ai les vêtements, mais non le cœur.

— Je t'en conjure, dit doucement Tchun-Hyang, ne parle pas ainsi d'un homme comme I-Toreng. As-tu donc oublié l'histoire de ces héros du temps jadis, qui subissaient maintes épreuves terribles et tombaient parfois jusqu'aux pires infortunes. Voudrais-tu que ta fille reniât son bien-aimé parce qu'il est dans la peine? Écoute plutôt ma prière, et garde-toi de ne pas l'exaucer, puisque, comme tu l'as dit, j'en suis venue au moment de trépasser. Prends cette clef, celle du coffret où j'ai rassemblé mes vêtements de fête et mes parures. Vends tout cela, et avec l'argent fournis I-Toreng de ce dont il a besoin et arrange bien ma chambre pour qu'il y demeure en aise et tranquillité.

— Soit, grommela la vieille. Mais je n'ai aucune confiance en ton I-Toreng.

— Pour toi, continua la recluse en s'adressant au jeune homme, suis ma mère, soigne-toi, repose-toi. Et ne te préoccupe en rien de moi. Je te demande seulement de passer devant cette lucarne le matin du festin après lequel je dois mourir, afin que je puisse contempler une suprême fois tes traits adorés.

— Sûrement, je viendrai.

Et il s'éloigna sur les pas de la vieille, qui cheminait marmottant :

— Il ne manquait plus que d'héberger et gaver ce vagabond! En vérité, mon enfant mérite le sort qui la guette.

Néanmoins, lorsqu'ils arrivèrent, elle se disposa à agir comme Tchun-Hyang l'en avait suppliée.

— Il n'est pas nécessaire, déclara le jeune homme, que vous vendiez encore quoi que ce soit. Nous pouvons attendre à demain, ou même après-demain.

Et il se jeta sur le lit, simulant une profonde envie de dormir.

Au matin, elle frappa à la porte. Comme elle ne recevait pas de réponse, elle l'accusait déjà en elle-même de paresse et d'indiscrétion. Impatientée à la fin, elle entra. Il n'était plus là.

— Quel monstre! Jusqu'à sa dernière heure, il faudra que ma fille souffre à cause de lui!

Elle le chercha vainement et résolut de faire à Tchun-Hyang cette disparition. Pourquoi lui accroître les angoisses des derniers instants?

XII

I-Toreng était allé donner des ordres à ses gens. Tout le monde à une certaine heure devait se trouver au palais du mandarin, et chacun avait un poste et un rôle précisés.

Le jour vint du fameux festin.

I-Toreng réussit à s'introduire dans le palais et abordant le mandarin :

— Je suis, dit-il, un pauvre diable bien malheureux. J'ai faim. Ne me ferez-vous pas jeter quelque morceau de n'importe quoi?

L'autre n'eut rien de plus pressé que de le faire jeter à la rue.

— Hum! pensa le faux mendiant, voici une mesure énergique, mais nous allons rire d'ici peu.

Le magistrat, entouré de ses invités et de beaucoup de jolies femmes, ne tarda pas à donner le signal du premier service, et ce fut simplement une orgie.

Cependant I-Toreng, furetant autour du palais, cherchait sans succès une porte qui ne fût point gardée. Il résolut d'entrer par une fenêtre. Ayant arrêté son choix sur la plus commode, il appela un de ses gens qu'il savait caché à quelques pas, se hissa sur les épaules de cet homme, enjamba l'appui, et pénétra ainsi pour la seconde fois dans la place.

Il gagna non sans circonspection la salle du festin et là, s'approchant du mandarin de Un-Pong, qui se nommait Yong-Tchang, il lui murmura :

— J'ai bien faim. Ne me ferez-vous pas donner à manger?

Le magistrat le fit servir copieusement.

I-Toreng dévora les aliments à la manière d'un mendiant qui a le ventre complètement creux. Puis, se tournant de nouveau vers Yong-Tchang :

— Je vous remercie de bon cœur, dit-il, et en témoignage de ma gratitude, daignez agréer l'hommage de cette poésie.

Il lui glissait dans la main un papier sur lequel étaient tracés les mots que voici :

« Le vin précieux dans les coupes d'or, c'est le sang de mille créatures.

« La viande délicate sur les plats de jade, c'est la chair de dix mille.

« Les larmes qui découlent des bougies, ce sont celles d'un peuple.

« Les chants des courtisanes ne dominent pas les soupirs de ce peuple. »

Yong-Tchang se leva pâle et frémissant.

— Cela est dirigé contre nous! s'écria-t-il.

Et il passa la chose à l'hôte.

— Qui donc a composé ces vers? demanda celui-ci après avoir lu.

— Le jeune mendiant que voici.

Au même moment, les gens de I-Toreng firent irrruption dans la salle et s'emparèrent de tous les convives.

— Pourquoi nous arrête-t-on?

— Nous ne savons, mais il nous faut obéir à l'Émissaire Royal.

— L'Émissaire Royal? Où est-il donc? questionnaient les mandarins livides de peur.

— Il était à l'instant au milieu de vous.

I-Toreng s'était esquivé pour aller revêtir les insignes de sa charge. Aussitôt revenu, il fit relâcher tous les magistrats, sauf celui de

Nam-Hyong, qu'il envoya à la geôle. Puis il ordonna que Tchun-Hyang comparût devant lui.

La prisonnière fut étonnée qu'ont la vint quérir déjà.

— C'est l'Émissaire Royal qui vous veut juger immédiatement, déclarèrent les hommes.

Elle se mit à trembler et murmura :

— Alors je suis perdue ! Mais par pitié, qu'on amène ma mère, je veux l'embrasser avant de mourir.

L'Émissaire Royal consentit à l'accomplissement de ce désir.

— Mère, dit la malheureuse, voici que l'heure va sonner. Où est mon bien-aimé ?

— Je ne sais, il a disparu.

— Tu l'auras maltraité, et il n'aura pu demeurer davantage auprès de toi. Tu m'as privée ainsi de la consolation dernière.

L'Émissaire Royal siégeait, selon la coutume, derrière un rideau. Il interrogea sommairement la jeune femme en changeant un peu sa voix. Puis il prononça :

— Si vous ne voulez pas épouser le mandarin, vous vous marierez du moins avec un Émissaire Royal. Si vous refusez cela encore, vous aurez la tête coupée séance tenante.

Et un homme était debout, sabre en main, auprès de Tchun-Hyang.

— Ah ! s'écria celle-ci, que ce peuple est misérable !

— Que signifie ?

— Vous osez me demander ce que j'ai entendu par ces paroles, vous qui avez charge de protéger et secourir les infortunés, et qui, au lieu de punir l'iniquité du mandarin, ne craignez pas d'agir à son imitation ? Peut-il y avoir dans le monde quelque chose d'aussi infâme ! Faites-moi hacher ici, en cent morceaux, mais je ne vous épouserai pas.

Alors I-Toreng lui fit délier les poignets. Puis il ôta sa bague et enjoignit à l'une des danseuses qui avaient été engagées pour le festin, de la passer à la prisonnière, et en même temps il ordonna que l'on écartât le voile qui le cachait.

Tchun-Hyang regarda l'anneau, et reconnut celui qu'elle avait autrefois donné à I-Toreng. Elle leva les yeux, et vit son bien-aimé. Elle chancela, et ce fut soutenue par les danseuses qu'elle s'approcha de lui.

— Hier, s'écria-t-elle, il était mendiant, et aujourd'hui le voici Émissaire Royal !

Il lui ouvrit ses bras et l'étreignit passionnément. Un long moment ils demeurèrent enlacés, oublieux de tout et de tous, et secoués convulsivement par des sanglots de bonheur.

La mère de Tchun-Hyang ne se tenait pas de joie.

— Je n'ai pas eu de fils, criait-elle, mais ma fille me donne plus de satisfaction que n'aurait pu le faire n'importe quel garçon. C'est qu'aussi, poursuivait-elle en tirant les assistants par leur manteau, je l'ai bien élevée, et si elle s'est conduite en épouse vertueuse et

fidèle, c'est grâce aux principes que je lui ai inculqués. Et comme conséquence, vous la voyez à présent la femme de l'Émissaire Royal. Je vous souhaite à tous d'avoir, plutôt que dix fils, une fille belle et bonne.

Elle finit par se calmer un peu, et humblement elle s'avança vers I-Toreng pour s'excuser de son impertinence de l'autre soir.

— Si longtemps nous vous avions espéré en vain ! Vous devez comprendre quel était mon dépit de vous voir revenir en mendiant et sans aucun pouvoir pour délivrer mon enfant. Pardonnez-moi !

— Tchun-Hyang a souffert plus que vous de l'attente interminable, et pourtant son accueil a été bien différent du vôtre. Mais ne parlons plus de tout cela.

Et il lui sauta au cou.

Il commanda à l'assistance de le laisser seul avec sa bien-aimée. Il avait soif d'une félicité complète. Mais la jeune femme doucement lui dit :

— Ne vaut-il pas mieux d'abord t'acquitter des devoirs sacrés de ta charge. Il me semble que notre ivresse ne serait pas sans mélange, si la justice tardait un instant encore pour les opprimés, et le châtiment pour les coupables.

— Tu parles de sagesse ! approuva-t-il, ravi de ce que chaque instant lui apportait la révélation d'une vertu de plus chez la compagne enfin retrouvée.

Il envoya chercher le mandarin.

— Depuis que vous avez été nommé au poste de Nam-Hyong, vous n'avez fait que tyranniser et pressurer le peuple. Je vous condamne à l'internement dans une île.

Ensuite il voulut voir l'écolier dont il avait écouté la poésie naguère avant d'entrer en ville ; il le combla de présents, s'informa de sa famille et de ses études, lui donna maints bons conseils.

Puis il prit note de toutes les plaintes qui lui furent soumises, remédia au plus pressé, et donna ses ordres pour qu'à tous et à chacun il fût fait ce que de droit.

Quelques jours après, il partit avec Tchun-Hyang et la vieille pour Séoul. Aussitôt arrivé, il adressa au Roi un récit détaillé des vicissitudes de ses amours, et le monarque, touché de la constance de Tchun-Hyang, éleva la petite paysanne au rang de Tchong-Yoll-Puin, c'est-à-dire de Duchesse. Le mariage fut, comme bien on pense, célébré avec une pompe extraordinaire.

Les deux époux vécurent dans la joie et la paix, ils eurent plusieurs fils et plusieurs filles, et moururent à un âge très avancé. Du reste, on dit qu'il est des humains qui connaissent le bonheur parfait.